

Fernando Gonzalez Ochoa

Les Négroïdes¹
(Essai sur la Grande Colombie)
1936²

Chapitre VI

« La Colombie et l'Equateur ont été et sont encore des exemples typiques de vanité. C'est le Venezuela qui a le plus de personnalité en Amérique du Sud. Je ne veux pas dire qu'il soit plus riche, qu'il soit mieux gouverné, plus organisé, etc. Je parle d'un point de vue biologique. Il produit des hommes originaux, des gouvernements originaux, des moeurs qui lui sont propres. En d'autres termes, on a moins honte au Venezuela.

La Colombie produit des hommes studieux, des lecteurs, des garçons raisonnables (judicieux, sages). Aucun pays n'est plus influencé. Toute théorie est acceptée, toute loi et tout livre est plagié. Il n'y a pas de révolutions. Ils lisent, ils parlent et ils parlent, comme s'ils étaient brisés. Est-ce que ceci est prometteur ? Ce qui est prometteur, c'est la vitalité, des garçons qui lancent des pierres, qui tuent des oiseaux, et qui ne respectent pas leur maître. Je vois au Venezuela la promesse biologique la plus grande. Mais la Colombie est un élément très important de la future Grande Colombie³, parce que c'est un élevage⁴ d'hommes qui aiment la paix, l'étude et les lois. La Grande Colombie a besoin de cet aspect paisible et fécond, car le Venezuela est un four qui consume. Pendant la Guerre d'Indépendance, le Venezuela donna les héros et la Colombie les juristes ; elle donna beaucoup de Santanderes⁵, des gens attachés à la

¹ Texte intégral en espagnol <https://www.otraparte.org/fernando-gonzalez/ideas/1936-negroides.html>

² Traduction du livre *Los Negroides*, de Fernando González Ochoa, par Julián Federico ARDILA. Révision: Rébecca MAQUIN. Les notes de bas de page sont du traducteur.

³ Nom donné à la République de Colombie entre 1819 et 1831 pour la distinguer de l'actuelle République de Colombie. Constituée après les luttes d'indépendance du début du siècle, elle comprenait les actuels territoires de la Colombie, du Venezuela, de l'Equateur et du Panama, ainsi que d'autres territoires qui furent ultérieurement attribués au Brésil, au Pérou, au Nicaragua et en Honduras.

⁴ « Criadero », dans le texte original. Lieu où l'on élève les bêtes, cette idée semble accord avec la pensée de l'auteur selon laquelle la Colombie serait un lieu où des « bêtes savantes » sont nées.

⁵ Référence à Francisco José de Paula Santander y Omaña (1792 – 1840) : Homme politique et militaire qui participa aux luttes pour l'indépendance aux côtés de Simon Bolivar. Il fut président de la Grande Colombie et

vie, aux livres, aux classifications. Le Venezuela donna Bolivar⁶, le premier homme cosmique, dont les origines restent encore sombres pour le sociologue. Il a été un échantillon de ce que peut être la race sudaméricaine, une fois que nous aurons fusionné. Parce qu'il est évident que seul l'homme à venir de l'Amérique du Sud, mélange de toutes les races, pourra avoir la conscience de tous les instincts humains, la conscience universelle. Le Sudaméricain sera l'homme complet. L'Amérique du Sud est le berceau du Grand Mulâtre.

De ce point de vue, j'aime Santander : il était l'économie, l'attachement à la vie, l'amour de son petit bout de terre et de ses profits ; il fut le bas de laine dans lequel la vieille cache son trésor, face aux lions « llaneros »⁷ qui détruisent et qui cherchent l'inconnu et le danger.

C'est indubitable que la Colombie, en raison de son pacifisme, de son légalisme et de sa passion pour la lecture et l'imitation, contribuera en un grand pourcentage à l'apparition de l'Amérique bolivarienne comme déterminant pour les destinées humaines. En contemplant la finalité lointaine de ce continent, le penseur ne peut s'empêcher d'approuver ce pays tranquille, d'hommes à peine distingués grâce à leur attrait pour tout ce qui est dans les formes, d'avocats coloniaux, de saints qui se prennent pour des pécheurs, de maris casaniers qui se prennent pour des Don Juans, d'avares qui se prennent pour des généreux... En contemplant les faits depuis une certaine hauteur, le penseur approuve Caldas⁸, le sage « bogotano-payanés »⁹ qui, en pleurant, suppliait qu'on le laisse classifier quelques plantes..., avant de mourir pour

postérieurement président de la République de Nouvelle-Grenade. Surnommé « l'Homme des Lois », il sera durement critiqué par Fernando Gonzalez Ochoa qui le considérera comme traître à l'égard de Bolivar et du projet politique d'unification continental.

⁶ Simón José Antonio de la Santísima Trinidad Bolívar y Palacios (1783 – 1830), surnommé "El Libertador": général et homme d'état vénézuélien. Il est considéré comme un héros de l'indépendance de plusieurs colonies américaines qui incluent les actuels territoires de la Colombie, du Venezuela, du Pérou, de l'Equateur, de la Bolivie et du Panama.

⁷ Llanero : qui vient de Los Llanos (région du Nord-Est de la Colombie). Ce mot fait référence aux habitants de la plaine en opposition à ceux qui peuplent la Cordillère. Par extension, on comprend également les Vénézuéliens.

⁸ Francisco José de Caldas (1768 – 1816), surnommé « Le sage » : scientifique, botaniste et militaire qui participa et fut fusillé durant les luttes d'indépendance.

⁹ Bogotano : personne née à Bogota (Colombie). Payanés : personne née à Popayán (Cauca, Colombie).

la liberté, alors que les « llaneros » étaient transpercés et transperçaient à coups de lances. Il approuve également Nariño¹⁰, qui pendant le feu du combat discutait des formes de gouvernement. Ce bon Nariño, révolutionnaire par ses traductions, révolutionnaire dans les cafés, conspirateur de bas étage ... Ils sont tellement sympathiques pour l'avenir sudaméricain ! Que faire, quel avenir, si tous étaient des Noirs Infantes en puissance ?¹¹ Pour l'avenir Grand-colombien, Santander est intéressant, de même que Florentino Gonzalez, Azuero, Vargas...¹² Et Bogota ? Bon... Louanges à Bogota, qui crie, qui est mollassonne, qui cède et cède ! Il ne serait pas juste de se demander, depuis la hauteur où l'on se trouve : pourquoi faire la guerre contre le Pérou ? Bogota est bien. Le dur pourrait-il exister sans le mou ?

La Nouvelle-Grenade se distingue alors, elle, par sa vanité. Son individualité a une couche d'imitation telle que l'on pourrait même dire qu'elle se caractérise dans le monde par la vanité, qu'elle a la personnalité de ce qui est vain.

L'Equateur ? Pour moi, je crois que le sang indien est prêt là-bas à fusionner, les vertus indiennes : la malice, la patience, l'intuition, l'acclimatation.

En Equateur, la personnalité est encore plus cachée. L'Indien n'imité pas et ne se manifeste pas. Il y a une caste qui exploite, une caste vaine par excellence. Observons que les coutumes politiques ont été implantées ici par le vénézuélien Juan José Flores¹³, enfant naturel. L'Equateur est un peuple indigène soumis à la caste de politicards les plus vaniteux de la Terre.

¹⁰ Antonio Amador José de Nariño y Alvarez del Casal (1765 – 1823): homme politique et précurseur idéologique de l'Indépendance des colonies américaines. Il est célèbre notamment pour la traduction du français à l'espagnol, vers 1794, de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789.

¹¹ Leonardo Infante, plus connu sur le nom de El Negro Infante (1795 – 1825), fut un militaire vénézuélien reconnu par sa bravoure et férocité dans le combat. Sa mort est considérée comme un événement fondamental dans le processus de dissolution de la Grande Colombie.

¹² José Nazario Florentino Gonzalez Vargas (1805 – 1874) ; Vicente Anselmo de Azuero y Plata (1787 – 1844): des hommes politiques colombiens, plus reconnus pour leur activité académique que pour leurs prouesses militaires.

¹³ Juan José Flores y Aramburu (1800 – 1864), reconnu comme « Le fondateur de la République », fut militaire vénézuélien qui devint le premier président de la République d'Equateur, où il occupa le poste à 4 reprises.

Le peuple équatorien est le plus pur de la Grande Colombie, mais il est en léthargie depuis le drame de Cajamarca¹⁴. Pizarro, Moyano (a. Belalcazar) et Almagro¹⁵ effrayèrent l'indien pour des siècles. En Bolivie et au Paraguay, l'indien s'exprime, il n'est pas effrayé. Depuis le drame d'Atahualpa, l'Equateur ne s'exprime plus.

Pourquoi vit-il ainsi, exploité par des métis européens, les plus simulateurs de la Terre ?

D'abord, parce qu'il a été humilié atrocement depuis la conquête. Deuxièmement, parce que les idées et les coutumes chrétiennes de l'Europe sont inappropriées pour l'Aborigène américain. L'indien ne peut vivre dans le milieu chrétien européen ; presque tous les indiens colombiens d'Antioquia¹⁶ en sont morts. Bien que nos gouvernements dépensent beaucoup pour les civiliser, les Révérends Pères ne peuvent pas en présenter un seul qui sache lire, un qui soit prêtre ou docteur ; ce qu'ils réussissent à faire, les Révérends, c'est à changer les noms de Capilele¹⁷ pour ceux d'Alfonso Lopez ou Olaya Herrera¹⁸ ; c'est comme cela qu'on les christianise et, au moment de la cérémonie, une vieille riche offre le petit-déjeuner et la Compagnie de Tabac leur donne des cigarettes pour le voyage de retour à leurs terres. L'indien ne peut assimiler et vivre dans le milieu chrétien européen. Pour cette raison, nous voyons les départements indiens de la Colombie dans cette situation : vingt ou trente jeunes familles, d'âme coloniale, qui exploitent le troupeau résigné et hypnotisé d'Aborigènes.

¹⁴ Référence à la capture de l'Inca Atahualpa, le 16 novembre 1532, par les troupes de Francisco Pizarro. Cet événement et la postérieure exécution de l'empereur marquent le début de la chute définitive de l'Empire Inca.

¹⁵ Francisco Pizarro (1478 – 1541) ; Sebastián Moyano y Cabrera ou Sebastián de Benalcázar (1480 – 1551); Diego de Almagro (1475 – 1538): figures majeures de la Conquête de l'Amérique du Sud et de la colonisation postérieure.

¹⁶ Département de l'Est de la Colombie, dont la capitale est Medellin.

¹⁷ Cacique Capilele : chef des Kunas, indiens du Nord-Est de la Colombie. Sa conversion et son baptême en 1935 par l'archevêque de Bogota, Juan Manuel Gonzalez, furent très médiatisés.

¹⁸ Alfonso Lopez Pumarejo (1886 – 1959) ; Enrique Olaya Herrera (1880 – 1937); présidents de la République de Colombie appartenant au parti libéral.

Les indiens américains ont-ils une personnalité ? Ils l'ont mais complètement concentrée, humiliée ; ils marchent abaissés, ensorcelés, attristés cellulièrement, les yeux avisés par l'effroi. Types de vaincus. Mais ils n'imitent pas, ils ne souhaitent pas ressembler à leurs maîtres, ils ne se prostituent pas. Ils possèdent une fierté prometteuse. Le lecteur peut visiter Boyacá ou Cundinamarca ; là-bas, les seuls indiens imitateurs sont Olaya Herrera et Armando Solano¹⁹.

Eh bien, l'Equateur est la partie de la Grande Colombie où l'indien est latent dans sa grande individualité.

N'est-il pas naturel que les politiciens, la classe intellectuelle et directrice, dans un peuple qui ne s'exprime pas, soit vaine ? En Equateur, la politique n'a rien d'équatorienne ; l'art populaire est très intéressant, mais ce qui est officiel ne vaut rien ; il a de grands secrets, ce peuple ; sa classe directrice ne vaut rien, tout est en elle importation difforme. Il suffit de dire que là-bas le cléralisme fut pire qu'en Colombie, et que le libéralisme est une monstruosité difforme, pire qu'en Colombie. Le jour où un homme comme Velasco Ibarra²⁰ réussira à rendre l'Equateur à son peuple nous aurons une nouveauté dans le monde.

Très similaires sont les problèmes de vanité en Equateur et en Colombie ; semblables sont les classes directrices ou usufruitaires du pouvoir. Dans les deux pays, il y a des marxistes, des bolchéviques, des gauchismes et des droitismes, des appellations absolument vaines dans des terres qui n'ont pas encore commencé à vivre. La différence, c'est qu'en Colombie, il y a une variété de sangs, de richesses, de problèmes et d'inquiétudes ; chaque département est pour nous un pays ; et surtout, la Colombie a le département d'Antioquia, basque et juif, un peuple fécond et travailleur qui unifie peu à peu la République et qui renie la vanité.

¹⁹ Armando Solano (1887 – 1953) : homme politique et journaliste colombien de convictions progressistes.

²⁰ José Maria Velasco Ibarra (1893 – 1979) : président de la République d'Equateur à 5 reprises, il fut l'auteur de *Conciencia o barbarie* (1936), un essai sur la politique équatorienne auquel Fernando González Ochoa fera référence en plusieurs occasions.

Comme elle est inappropriée l'Europe, avec ses doctrines et ses instincts, ses coutumes et ses mœurs, pour cette Amérique indigène! C'est prouvé que l'aborigène américain ne peut pas sentir le christianisme et sa soi-disant civilisation : il en meurt. Chaque race évolue à sa manière, possède sa vie propre. L'asiatique ne peut pas adorer Dieu dans les formes du catholicisme. Ceci est nettement italien. Pourquoi imposer des formes, des manières qui ne sont pas accordées à l'idiosyncrasie raciale ? Il est courant d'observer le fait que parmi nos aborigènes, l'adultère et la prostitution sont inconnus, et dès que les prêtres *civilisateurs* les convertissent et les marient catholiquement, ils se prostituent. Pourquoi rompre le psychisme des indiens, en se moquant des noms avec lesquels ils invoquent l'Esprit et les images avec lesquels ils l'adorent ? Quel art, religion ou science peut jaillir de nous, si on a humilié nos pères ? Eh bien, nos gouvernements, que ce soit des libéraux, que ce soit Alfaro²¹ ou Alfonso Lopez, continuent la prostitution de l'Amérique, *en convertissant* les indiens au moyen de ce qu'on appelle *les missions*.

Les *vieilles vaines* des institutions caritatives pleuraient, lorsqu'en 1935, pendant le Congrès Eucharistique de Medellin, quelques frères espagnols des missions d'Urabá²² apportèrent le cacique Capilele et ses enfants, et dans une cérémonie solennelle et vaine on changea leurs beaux prénoms pour ceux d'Alfonso Lopez et Luis Martinez Echeverri. Que dirait-il, le Christ, s'il voyait son œuvre porter des barbes castillanes ?

Ce qui serait intelligent avec notre race indigène, ce serait de l'aider dans son développement, d'inciter ses instincts créateurs, ses formes religieuses et son art. La véritable œuvre, c'est de les comprendre. Un pédagogue est celui qui comprend, pas celui qui apprend des litanies. En Amérique, on pourrait avoir de l'originalité, participer au bien commun de l'humanité.

Que s'est-il passé et que se passe-t-il toujours ? Que l'Europe, à travers nous, mulâtres vaniteux, gouverne toujours l'Amérique du Sud ; que nous sommes

²¹ Probablement, Eloy Alfaro (1842 – 1912) : président de la République d'Équateur appartenant au Parti Libéral Radical.

²² Région géographique du département d'Antioquia, Colombie.

complètement vains. Les instincts américains ne se sont pas encore manifestés ; notre peuple est endormi d'un sommeil centenaire.

Les causes ? L'indien fut humilié par la civilisation la plus fanatique : la civilisation chrétienne ; et l'Amérique du Sud par les plus balourds de l'Europe : les espagnols. De telle sorte que nous, les affranchis bolivariens, mulâtres et métisses, nous sommes vaniteux, c'est-à-dire : nous croyons, nous vivons dans la croyance que ce qui est européen est bon ; nous avons honte de l'Indien et du Noir ; le Sudaméricain a honte de ses parents, de ses instincts. C'est pour cela que nous avons tout tordu, trimant pour se dissimuler, et que nous prétendions avoir les manières européennes. Hier, je conversais avec un monsieur de Bogota, chef politique. Il avait les dents tordues, comme si elles se battaient pour se cacher derrière ses gencives ; leur couleur, comme si le noir et le jaune trimaient pour se cacher derrière le blanc, et des idées et des passions dissimulées par ses lectures du conte Keyserling²³ : un véritable fils de pute. Fils de pute est celui qui a honte de ce qu'il est. Dans le coin, on m'a dit que j'étais vulgaire parce que j'utilise ce mot, mais la raison, c'est que mes compatriotes sont comme le roi noir qui s'énerma pour ne pas être peint en blanc.

Parce que nous sommes des fils de pères humiliés par l'Europe, nous feignons l'europhéisme, exagérons l'europhéen. Notre personnalité est vaine. Pour cela l'Amérique du Sud ne vaut rien. Mais le jour où l'on pratiquera mes méthodes culturelles, le jour où nous serons naturellement éhontés, nous aurons une originalité. Je crois fermement que je suis le philosophe de l'Amérique du Sud ; je crois dans ma mission ; je me vois forcé d'être âpre et je serai haï, mais pourrais-je accomplir mon devoir avec des mots doux ?

En même temps, l'europhéen n'est pas naturel en nous. Nous sommes des êtres frustrés. Celui qui apprend à lire en Amérique du Sud, a honte de celle-ci, et de lui-même, et de ses parents ; s'il est riche et voyage en Europe, il dépense trop et feint des vices et des luxes pour se faire pardonner ses origines ; s'il est politicien, il exagère

²³ Hermann Alexander Graf Keyserling (1880 – 1946) : philosophe russe.

ses pratiques européennes. Guzman²⁴, au Venezuela, et Nuñez²⁵ en Colombie, ont été des insignes rastaquouères. A l'époque de Schopenhauer et Werther, José Asunción Silva²⁶ s'est suicidé ; à celle de Marx et Lénine, un Noir du Chocó nommé Córdova²⁷, un métis de je ne sais où, appelé Gaitán²⁸, et un autre, dont je me souviendrai plus tard, sont apparus pour augmenter leurs œuvres.

Nous imitons tout, et rien n'est naturel en nous. Un Français me disait : « Mais, donnez-moi du sudaméricanisme ! Ce serait un triomphe si nous présentions à Paris le Sudaméricain... ». Je lui ai répondu que le Sudaméricain, c'était le parisien mais sous les traits d'une prostituée. Que les catins, tout le vice parisien, à 80%, ça fait le sudaméricain.

Ce qui est mal, c'est qu'il y a de grandes extensions de terre en Amérique déjà perdues pour l'expression de soi. La vanité en est responsable. Les Etats-Unis sont européens ; l'Argentine est une mosaïque, sans langue, sans caractère.

²⁴ Antonio José Ramon de La Trinidad y María Guzman Blanco (1829 – 1899): militaire et homme politique, il fut président du Venezuela à trois reprises.

²⁵ Rafael Wenceslao Nuñez Moledo (1825 – 1894) homme politique et écrivain, il fut président de la Colombie à plusieurs reprises.

²⁶ José Asunción Silva (1865 – 1896) : poète colombien considéré comme l'un des plus importants précurseurs du modernisme littéraire en Amérique hispanophone.

²⁷ José Maria Cordova (1799 – 1829) : héros des Guerres d'Indépendance en Amérique du Sud. Cette référence semble équivoque étant donné que l'œuvre de Marx et celle de Lénine ne correspondent point à l'époque de ce personnage.

²⁸ Jorge Eliécer Gaitan (1903 – 1948) : homme politique colombien. Son assassinat en 1948 donna lieu à la période connue sous le nom de « La Violencia », considérée par certains historiens comme l'origine des mouvements guérilleros des années 1960.

Fernando González Ochoa

Los Negroides
(Ensayo sobre la Gran Colombia)

1936

Capítulo VI

“Colombia y Ecuador han sido y son tipos de vanidad. Venezuela es la que tiene más personalidad en Suramérica. No quiero decir que sea más rica, que esté mejor gobernada, más organizada, etc. Hablo desde el punto de vista biológico. Ella produce hombres originales, gobiernos originales, modos propios. En otras palabras, en Venezuela es donde tienen menos vergüenza.

Colombia produce hombres estudiosos, lectores, muchachos juiciosos. Ningún país más inducido. Toda teoría es recibida, toda ley y todo libro es plagiado. No hay revoluciones. Leen, hablan y hablan como si estuvieran rotos. ¿Es esto prometedor? Lo prometedor es la vitalidad, muchachos que tiren piedras, que maten pájaros y que no respeten al maestro. La mayor promesa biológica la veo en Venezuela. Pero Colombia es un gran elemento para la futura Gran Colombia, por ser criadero de hombres que aman la paz, el estudio y las leyes. La Gran Colombia necesita de este elemento apacible y fecundo, pues Venezuela es horno que consume. En la Guerra de Independencia, Venezuela dio los héroes y Colombia los juristas; dio muchos Santanderes, gente apegada a la vida, a los libros, a las clasificaciones. Venezuela dio a Bolívar, primer hombre cósmico, cuyos orígenes están oscuros para el sociólogo. Fue una muestra de lo que puede ser la raza suramericana, una vez que nos hayamos fusionado. Porque es evidente que sólo el hombre futuro de Suramérica, mezcla de todas las razas, puede tener la conciencia de todos los instintos humanos, la conciencia universal. El suramericano será el hombre completo. Suramérica será la cuna del Gran Mulato.

Desde este punto de vista, amo a Santander: fue la economía, el apego a la vida, el amor a su rincón y a sus ganancias; fue la media de lana en que la vieja guarda su

tesoro, en frente de los leones llaneros que destruyen y que buscan lo desconocido y peligroso.

Es indudable que Colombia, debido a su pacifismo, legalismo y pasión por la lectura y la imitación, contribuirá en gran porcentaje a la aparición de la América bolivariana como factor en los destinos humanos. Contemplando la finalidad remota del continente, no puede el pensador dejar de aprobar a este país tranquilo, de hombres distinguidos apenas por su apego a las formas, abogados coloniales, bonachones que se creen pecadores, maridos caseros que se creen donjuanes, avarientos que se creen generosos... Contemplando los hechos desde cierta altura, aprueba el pensador a Caldas, el *sabio* bogotano-payanés que, llorando, suplicaba que le permitieran clasificar unas plantas..., antes de morir por la libertad, mientras que los llaneros eran atravesados y atravesaban a lanzazos. Aprueba también a Nariño, que durante el apremio guerrero discutía formas de gobierno; a ese buen Nariño, revolucionario de traducciones y de cafés, conspirador del patio de la cocina... ¡Son muy simpáticos desde el punto de vista del porvenir suramericano! ¿Qué hacer, qué porvenir, si todos fueran negros Infantes? Desde el punto de vista de un porvenir grancolombiano es interesante Santander, y lo son Florentino González, Azuero, Vargas... ¿Y Bogotá? Pues... ¡loor a Bogotá, que grita, que es blandengue, que cede y cede! ¿No es justo preguntar, desde este plano en que estamos: para qué una guerra con el Perú? Bogotá está bien. ¿Cómo existiría lo duro sin lo blando?

Se distingue, pues, la Nueva Granada por la vanidad. Su individualidad está tan cubierta por la imitación, que hasta puede decirse que se distingue en el mundo por la vanidad, que tiene la personalidad de lo vano.

¿El Ecuador? Para mí tengo que allí está lista para la fusión la sangre india, las virtudes indias: malicia, paciencia, intuición, aclimatación.

En el Ecuador está más oculta aún la personalidad. El indio ni imita ni se manifiesta. Hay una casta que explota; casta vana por excelencia. Obsérvese que las costumbres políticas fueron implantadas allí por el venezolano Juan José Flores, hijo natural. El Ecuador es pueblo indio sometido a la casta de politicastros más vanidosos de la Tierra.

El pueblo ecuatoriano es el más puro de la Grancolombia, pero está en letargia desde el drama de Cajamarca. Pizarro, Moyano (a. Belalcázar) y Almagro asustaron al indio para siglos. En Bolivia y Paraguay, el indio se expresa, no está asustado. Desde el drama de Atahualpa, el Ecuador no se expresa.

¿Por qué vive así, explotado por mestizos europeizantes, los más simuladores de la Tierra?

Primero, porque fue humillado atrozmente desde la conquista. Segundo, porque las ideas y costumbres cristianas de Europa son impropias para el aborígen americano. El indio no puede vivir en medio cristiano europeo; casi todos los indios colombianos de Antioquia, murieron. A pesar de que nuestros gobiernos gastan mucho para *civilizarlos*, los Reverendos Padres no pueden presentar uno solo que sepa leer, que sea *cura* o *doctor*; lo más a que llegan los Reverendos, es a cambiarles los nombres de Capilele por los de Alfonso López u Olaya Herrera; así es como los cristianan, y, cuando la ceremonia, alguna vieja rica obsequia el desayuno y la Compañía de Tabaco les da cigarrillos para el viaje a sus tierras. El indio no puede asimilar y vivir en el medio cristiano europeo. Por eso vemos a los departamentos indios de Colombia en esta situación: veinte o treinta familias señoritas, de alma colonial, explotando al rebaño sufrido e hipnotizado de aborígenes.

¿Tienen personalidad los indios americanos? La tienen completamente reconcentrada, humillada; caminan agachados, embrujados, entristecidos celularmente, los ojos alertados por el miedo. Tipos de vencidos. Pero no imitan, no desean parecerse a sus amos, no se prostituyen. Poseen un orgullo prometedor. El lector puede visitar a Boyacá o Cundinamarca; por allá, los únicos indios imitadores son Olaya Herrera y Armando Solano.

Pues bien, Ecuador es la parte de la Grancolombia en donde el indio está latente en su gran individualidad.

¿No es natural que los políticos, la clase intelectual y directora, en un pueblo que no se expresa, sea vana? En el Ecuador, la política no tiene nada de ecuatoriano; el arte popular es interesantísimo, pero lo oficial nada vale; tiene grandes secretos ese pueblo; su clase directora no vale nada, en ella todo es importación deforme. Basta

con decir que allí el clericalismo fue peor que en Colombia, y que el liberalismo es una deforme monstruosidad, peor que en Colombia. El día en que un hombre como Velasco Ibarra logre devolver el Ecuador a su pueblo, veremos una novedad en el mundo.

Son muy semejantes los problemas de vanidad en Ecuador y en Colombia; parecidas son las clases directoras o usufructuarias del poder. En ambos países hay marxistas, bolcheviques, izquierdismos y derechismos, nombres de absoluta vanidad en tierras que no han principiado a vivir. La diferencia está en que Colombia tiene variedad de sangres, de riquezas, de problemas e inquietudes; cada departamento es entre nosotros un país; sobre todo, Colombia tiene al Departamento de Antioquia, vasco y judío, pueblo fecundo y trabajador que va unificando poco a poco a la República y que reniega de la vanidad.

¡Cuán impropia Europa, en sus doctrinas y sus instintos, costumbres y modos, para la América, en cuanto india! Está comprobado que el aborigen americano no puede sentir el Cristianismo y su llamada civilización: muere. Cada raza evoluciona a su modo, tiene su vida propia. El asiático no puede adorar a Dios en las formas del catolicismo. Éste es netamente italiano. ¿Porqué imponer formas, maneras que no estén acordes con la idiosincrasia racial? Es de observación corriente el hecho de que entre nuestros aborígenes es desconocido el adulterio y la prostitución, y que apenas los clérigos *civilizadores* los convierten y los casan católicamente, se prostituyen. ¿Por qué romperles el siquismo a los indios, burlándose de los nombres con que invocan al Espíritu y de las imágenes en que lo adoran? ¿Qué arte, religión y ciencia puede brotar de nosotros, si humillaron a nuestros padres? Pues bien, nuestros gobiernos, ya se llamen liberales, ya sea Alfaro o Alfonso López, siguen la prostitución de América, *convirtiendo* a los indios, por medio de eso que llaman *misiones*.

Lloraban las *viejas vanas* de las instituciones caritativas, cuando en 1935, durante el Congreso Eucarístico de Medellín, unos frailes españoles de las misiones de Urabá trajeron al cacique Capilele y a sus hijos, y en ceremonia solemne y vana les cambiaron los bellos nombres por los de Alfonso López y Luis Martínez Echeverri. ¿Qué diría Cristo al ver que su obra se convirtió en barbas castellanas?

Lo inteligente con nuestra raza indígena sería ayudarlo a su desarrollo, instigar sus instintos creadores, sus formas religiosas y su arte. La obra verdadera está en comprenderlos; pedagogo es quien comprende, no quien enseña letanías. En América podría haber originalidad en la cultura, aporte al haber común de la humanidad.

¿Qué ha sucedido y qué sucede? Que todavía Europa, a través de nosotros, mulatos vanidosos, gobierna a Suramérica; que somos completamente vanos. Los instintos americanos no se han manifestado; nuestro pueblo está dormido en sueño de siglos.

¿Las causas? El indio fue humillado por la civilización más fanática, la cristiana, y Suramérica, por los más rudos de Europa, los españoles. De suerte que nosotros, los libertos bolivarianos, mulatos y mestizos, somos vanidosos, a saber: creemos, vivimos la creencia de que lo europeo es lo bueno; nos avergonzamos del indio y del negro; el suramericano tiene vergüenza de sus padres, de sus instintos. De ahí que todo lo tengamos torcido, como bregando por ocultarse, y que aparentemos las maneras europeas. Ayer estuve conversando con un señor de Bogotá, jefe político. Tenía los dientes torcidos, como bregando por esconderse en las encías; la color, como si lo negro y lo amarillo bregara por esconderse detrás de lo blanco, y las ideas y pasiones atisbando detrás de las lecturas del conde Keyserling: un verdadero hijo de puta. Hijo de puta es aquél que se avergüenza de lo suyo. Por aquí me han llamado grosero porque uso esta palabra, pero la causa está en que mis compatriotas son como el rey negro que se enojó porque no lo habían pintado blanco.

Porque somos hijos de padres humillados por Europa, simulamos europeísmo, exageramos lo europeo. Nuestra personalidad es vana. Por eso Suramérica no vale nada; pero el día en que se practiquen mis métodos de cultura, el día en que seamos naturalmente desvergonzados, tendremos originalidad. Creo firmemente que yo soy el filósofo de Suramérica; creo en la misión; me veo obligado a ser áspero y seré odiado, pero ¿podría cumplir mi deber con dulces vocablos?

Al mismo tiempo, lo europeo no es natural en nosotros. Somos seres frustrados. Todo el que aprende a leer en Suramérica, se avergüenza de ésta y de sí mismo y de sus padres; si es rico y viaja por Europa, gasta demasiado y simula vicios y lujos para hacerse perdonar su origen; si político, extrema las prácticas europeas. Guzmán, en Venezuela, y Núñez en Colombia, fueron rastacueros insignes. Cuando

Schopenhauer y Werther, se suicidó aquí José Asunción Silva; cuando Marx y Lenin, aparecieron un negro del Chocó, llamado Córdova, un mestizo de no sé dónde, llamado Gaitán, y otro de cuyo nombre me acordaré luego, que aumentaron la obra de aquéllos.

Todo lo imitamos y nada es natural en nosotros. Un francés me decía: «¡Pero deme suramericanismo! Sería un triunfo si presentáramos en París lo suramericano...». Le contesté que lo suramericano era lo parisiense, pero prostituido. Que las rameras, todo el vicio parisiense, en el 80%, era de suramericanos.

Lo malo está en que hay grandes extensiones de América perdidas ya para la auto-expresión. La vanidad tuvo la culpa. Estados Unidos son europeos; Argentina es un mosaico, sin idioma, sin carácter.”